La vie ordinaire des génocidaires

Au cours de la dernière moitié du XXème siècle, nombre d'attaques meurtrières et de massacres collectifs se sont succédé avec une violence qui, à l'instar de la Shoa, leur a valu le qualificatif de « génocide ». Quel est le point commun entre la vague d'attaques terroristes ayant frappé en 2015 la ville de Paris, les crimes, bien plus nombreux et plus fréquents, perpétrés par Daech à l'égard des populations syriennes, afghanes, libanaises, turques, et maliennes, le massacre de deux millions de Cambodgiens par le régime des Khmères rouges, les massacres des communistes indonésiens, les atrocités commises par des nationalistes serbes en ex-Yougoslavie, l'extermination des Tutsis au Rwanda, ou bien les déportations nazie pendant la Seconde Guerre mondiale ? Aucun, à première vue. Le simple fait d'y chercher des similitudes peut même sembler absurde comptes tenus des habitudes de pensée établies. En effet, les interprétations les plus répandues mettent en avant l'opportunité éthique de cette généralisation, comme si tous les massacres ne méritaient pas d'être qualifiés de génocide. Et pourtant, en proposant d'aller au-delà de l'atrocité de l'acte, Richard Rechtman tente une nouvelle approche de la question, voire un changement de perspective, où l'analyse fait place à la comparaison entre tous les « génocidaires », soient-ils des tueurs de masse ou des djihadistes.

La vie ordinaire des génocidaires est un ouvrage exceptionnel tant par sa valeur heuristique que par sa richesse historique. A travers un récit sur le vif l'auteur impose au lecteur un exercice difficile tant sur le plan éthique qu'intellectuel, qui consiste à se placer « du côté des génocidaires », à aller explorer leur vie quotidienne, ou plus exactement, leur « vie ordinaire » dans laquelle la mort occupe la place centrale « au-delà même de l'acte de tuer ». En faisant abstraction des interprétations habituelles, l'auteur identifie « un grand nombre de caractéristiques communes » (p. 19) chez les auteurs de ce massacre. Il laisse de côté la force des idéologies ou les caractéristiques spécifiques des tueurs, pour axer son analyse sur les modalités d'organisation et d'exécution des massacres ou, comme les appelle l'auteur, le « *modus operandi* » (p. 15). Ce dernier s'articule autour de cinq paramètres : 1) la création d'un rapport de force asymétrique entre bourreaux et victimes basé sur la création de deux catégories opposées, des purs et des impurs ; 2) la mise en œuvre de la stratégie militaire la plus efficace pour faire le plus grand nombre des victimes à travers « le choix des méthodes d'exécution susceptibles de garantir la meilleur productivité » (p. 24) ; 3) la planification des crimes ; 4) la délimitation de la zone d'action qui tient compte des lieux pour le traitement des cadavres, laissés sans sépulture ; et 5) le recrutement des tueurs qui se fait non seulement sur la base de la conviction idéologique mais aussi, et surtout, sur la disponibilité des futurs auteurs des massacres.

En affirmant que « ce ne sont pas les idéologies qui tuent, mais les hommes » (p. 29), l'auteur pose la principale thèse de l'ouvrage qui servira de fil conducteur à son argumentation. Si cette affirmation est vraie, alors pour comprendre les enjeux des tueurs de masse et des massacres commis par ces derniers, il faut sonder non pas les idéologies mais bien les hommes. Pour arriver à ce constant, il faut cependant faire fi des interprétations habituelles qui consistent à voir dans ces tueurs de masse soit des « monstres », soit des « hommes ordinaires » (p. 32) car, comme le rappelle Richard Rechtman, « le fait d'être un monstre ou un homme ordinaire n'a pas de valeurs prédictive » (p.98). Peu importe qu'il y ait des monstres ou des hommes ordinaires parmi les tueurs de masse, ce qui intéresse l'auteur n'est pas la nature de ces hommes mais plutôt ce qu'il appelle « leur vie ordinaire ».

Il s'agit principalement de renoncer à la tendance normative de substituer une catégorie morale par une catégorie heuristique et abandonner toute approche ontologique ou psychopathologique pour envisager le meurtre de masse comme un « fait social total » (p. 130), c'est-à-dire « dans toute sa

complexité historique, politique, économique et culturelle » (p.131). Cette complexité sera cependant analysée à la lumière des « complexités individuelles qui s'y agrègent » (*ivi*). Ainsi, « la vie ordinaire des génocidaires » devient la clé de lecture permettant de « faire une anthropologie générale de ces hommes et de ces femmes qui acceptèrent d'apporter leur concours aux régimes les plus dévastateurs de l'histoire récente » (p. 52). C'est par ce biais-là que l'on parvient à une véritable lecture émique, qu'à l'instar de tous travaux ethnographiques, cherche à rester au plus près des sujets. Ainsi, à travers une approche éminemment anthropologique, on parvient à dévoiler, an sens wittgensteinien du terme, « les formes de vie » des génocidaires.

Bien évidemment, il ne s'agit pas de déresponsabiliser les bourreaux ou encore de réhabiliter en quelque sorte leur humanité : « [l]e recours à ces notions ne saurait être une manière édulcorée d'atténuer la responsabilité des bourreaux et de leurs auxiliaires » (p. 198). Toutefois, d'un point de vue empirique et surtout ethnographique, il serait réducteur de se soumettre à une évaluation aussi bien morale que normative, et ainsi exclure du panorama de l'intelligible, la forme de vie des génocidaires, et partant, leur vie ordinaire. Au-delà de tout moralisme normatif, la question de savoir « comment vit-on au quotidien les différents moments de la journée, comment parle-t-on à ses collègues, comme mange-t-on, commet se repose-t-on, de quoi rit-on, lorsque la tâche principale de la journée consiste à faire mourir de centaine de personnes ? », doit être abordée sur le plan empirique n'impliquant aucun jugement étique. Pour emprunter les propos de Veena Das, il s'agit de passer par une opération de « descente dans l'ordinaire » (p. 194), c'est-à-dire d'analyser « ce qui fait la contingence de chaque moment », à « une époque où les choses que l'on condamne aujourd'hui étaient acceptée pour ne pas dire valorisées » (p. 183). On parvient ainsi à dégager une approche émique qui cherche à appréhender à la fois un contexte qui nous apparait aujourd'hui radicalement étranger sur le plan historique, géographique, politique, social, culturel et, surtout, éthique.

Dans les régimes génocidaires les crimes de masse sont non seulement légitimés mais minutieusement organisés en vue d'obtenir le meilleur rendement possible, c'est-à-dire éliminer le plus grand nombre de victimes. Dans « l'ordinaire des génocidaires » la mort est omniprésente. Quelles que soient leurs actions, pensées, pulsions et intentions, la mort occupe la place prépondérante dans la vie « ordinaire des génocidaires », elle est présente dans leur gestion du temps, gestion des outils de travail, c'est-à-dire instruments de torture et d'extermination, dont fait partie le traitement des cadavres : « la mort y occupe la place centrale, pas simplement dans l'acte de tuer mais dans tout le quotidien » (p. 190). Ainsi, « le trait commun que l'on retrouve chez ces hommes et ces femmes *les plus disponibles*, c'est justement leur indifférence » (p. 167). Or, ce sont bien ces hommes et ces femmes qui sont les « génocidaires », c'est-à-dire, des « auteurs des massacres de populations civiles sans défense, de viols à répétition, d'attaques "terroristes" de masse, de déportations » (*ivi*). Dans ce panorama, conclut-l'auteur « le djihadiste se configure comme le « nouvel avatar du génocidaire contemporain » (p. 235).

Face aux combattants de Daech qui menacent aujourd'hui nos démocraties occidentales si rassurantes, une telle conclusion échappe aux explications les plus simplistes de ces formes déterritorialisées du terrorisme islamique par la radicalisation idéologique, l'appartenance religieuse ou la marginalisation sociale. En même temps, dans d'autres régions du monde, que ce soit en Syrie, en Afghanistan, au Liban, au Mali ou en Érythrée, où les attaques terroristes sont davantage la règle qu'une tragédie venant bouleverser le cours de la vie quotidienne, « tout le monde ne se rend pas disponible pour épouser une forme de vie génocidaire, finalement plus confortable pour ceux qui l'acceptent » (p. 249). C'est pourtant pour des raisons éthiques, bien plus contraignantes que toute raison nationaliste ou religieuse, que les réfugiés et les demandeurs d'asile se désolidarisent de la cause extrémiste et se rendent « indisponibles » à celle-ci, en prenant la route de l'Europe pour fuir les crimes de Daech. Mais l'Europe se montre indifférente, voire hostile, face à

cette majorité des musulmans du Moyen Orient farouchement opposés au terrorisme international. Ces réfugiés, conclut Richard Rechtman de manière si éclairante qu'il convient de répéter intégralement, « on les qualifie de "migrants" pour mieux disqualifier leur demande d'asile […]. En ne leur reconnaissant même pas le fait d'avoir été contraints de s'exiler, pour ne considérer leur exile que comme un simple choix délibéré de migration « économique », ils se voient ainsi désignés par certains comme des vis "profiteurs" à la recherche des bienfaits d'une Europe prétendument ouverte et démocratique » (p. 249-250).